



Sur la sémiosphère

Juri Lotman

Numéro 13, 2025

Signes humains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1116791ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1116791ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lotman, J. (2025). Sur la sémiosphère. *Cygne noir*, (13), 14–35.
<https://doi.org/10.7202/1116791ar>

Résumé de l'article

Cet article, d'abord publié en russe en 1984, introduit le concept de sémiosphère et décrit ses principaux attributs. Si Lotman parle de sémiose, en revanche, il n'emploie pas le concept de signe, lui préférant les notions de texte, de message, de dialogue et de système, s'inspirant en cela des travaux de Roman Jakobson et du Cercle linguistique de Prague. La sémiosphère est l'espace sémiotique à l'extérieur duquel la sémiose ne peut exister. Elle est une condition nécessaire à l'apparition de tout langage singulier, qu'elle précède fonctionnellement. Lotman personnalise la sémiosphère et lui reconnaît une capacité réflexive qu'il appelle autoconscience. Les interrogations de l'auteur sur la conscience ont des conséquences majeures en ce qui a trait à la compréhension des processus de formation du sens. La sémiosphère se caractérise par ses principaux attributs : l'hétérogénéité et la délimitation, ou frontière entre une sphère interne et une sphère externe, un centre organisateur et une périphérie recombinaute ; l'autodescription, soit la capacité du centre à produire lentement des grammaires organisatrices s'appliquant à l'ensemble de l'espace culturel *versus* le développement rapide de la périphérie, où le sens est généré en marge des grammaires dominantes ; l'isomorphisme vertical, en vertu duquel la sémiosphère réplique à différents niveaux hiérarchiques internes l'image de sa totalité ; une mémoire, lui conférant une profondeur diachronique corrélative à son historicité ; la chiralité, ou différenciation symétrique – ce que révèle ici l'analyse de plusieurs objets (textuels ou visuels) présentant une structure de composition énantiomorphe.

© Juri Lotman, 2025



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SUR LA SÉMIOSPHÈRE*

En mémoire de Roman Ossipovitch Jakobson

La sémiotique contemporaine est en train de réviser certains de ses concepts de base. Il est notoire que les origines de la sémiotique reposent sur deux traditions scientifiques. L'une d'entre elles remonte à Charles Peirce et Charles Morris et prend pour point de départ la notion de signe comme premier élément de tout système sémiotique. La seconde s'appuie sur les thèses de Ferdinand de Saussure et de l'école de Prague et se fonde sur l'antinomie de la langue et de la parole (texte). Cependant, ces approches, si différentes soient-elles, partagent un point commun important : elles prennent pour base l'élément le plus simple, atomique, et considèrent tout ce qui suit du point de vue de la similitude avec celui-ci. Ainsi, le signe isolé constitue la base de l'analyse dans le premier cas, et tous les phénomènes sémiotiques suivants sont considérés comme des séquences de signes. Le second point de vue, en particulier, s'est exprimé par la tendance à considérer un acte communicatif séparé – l'échange d'un message entre le destinataire et le destinataire – comme le premier élément et le modèle de tout acte sémiotique. En conséquence, l'acte individuel d'échange de signes en est venu à être considéré comme un modèle de langue naturelle, et les modèles de langues naturelles comme des modèles sémiotiques universels. La sémiotique elle-même a été interprétée comme une extension des méthodes linguistiques à des objets exclus de la linguistique traditionnelle. Ce point de vue remontant à Saussure a été exprimé de façon très précise par le regretté Isaak Iosifovič Revzine, qui a proposé, lors des débats de la deuxième école d'été à Kääriku (1966), la définition suivante : « L'objet de la sémiotique est tout objet ouvert aux moyens de description linguistique. »

Cette approche répondait à la règle bien connue de la pensée scientifique consistant à aller du simple au complexe, et, dans un premier temps, elle était certainement justifiée. Cependant, elle comporte le danger de commencer à prendre l'utilité heuristique (la commodité de l'analyse) pour une propriété ontologique de l'objet et d'attribuer à celui-ci une structure remontant des éléments atomiques simples et clairement déli-

* Publication originale russe (République socialiste soviétique d'Estonie) : Ю. М. Лотман, « О семиосфере », *Труды по знаковым системам (Signs Systems Studies)*, vol. 17, 1984, p. 5-23. Traduction : Nikolai Vokuev.

mités à leur complication graduelle. Un objet complexe est ainsi réduit à la somme des objets simples qui le composent.

L'évolution de la recherche sémiotique au cours des vingt dernières années permet d'envisager beaucoup de choses différemment. Il est désormais possible de supposer que, dans la réalité, les systèmes clairs et fonctionnellement non ambigus n'existent pas de manière isolée. Seule la nécessité heuristique permet de les distinguer. Aucun d'entre eux, pris séparément, n'est véritablement opérationnel. Ils ne fonctionnent que lorsqu'ils sont immergés dans un continuum sémiotique constitué de formations sémiotiques de différents types et à différents niveaux hiérarchiques d'organisation. Nous appelons ce continuum *la sémiosphère*, par analogie avec le concept de biosphère introduit par Vladimir Vernadsky. Il faut toutefois éviter de confondre le terme *noosphère*, utilisé par Vernadsky, avec le concept de sémiosphère que nous proposons. La noosphère correspond à un certain stade dans le développement de la biosphère, stade associé à l'activité intellectuelle des êtres humains. La biosphère de Vernadsky est un mécanisme cosmique occupant une place structurelle dans l'unité planétaire. Située à la surface de notre planète et comprenant l'ensemble de la matière vivante, la biosphère transforme l'énergie rayonnante du soleil en énergie chimique et physique, laquelle vise à son tour à transformer la matière non vivante « inerte » de notre planète. La noosphère se forme lorsque l'esprit humain devient dominant dans ce processus¹. Si la noosphère a une existence matérielle et spatiale, couvrant une partie de notre planète, l'espace de la sémiosphère a quant à lui un caractère abstrait. Cela ne signifie toutefois pas que le concept d'espace est utilisé ici dans un sens métaphorique. Il s'agit d'une sphère définie possédant les caractéristiques que l'on attribue à un espace clos. Ce n'est qu'à l'intérieur d'un tel espace que les processus de communication et la production de nouvelles informations peuvent se réaliser.

La manière dont Vernadsky comprend la nature de la biosphère peut être utile pour définir le concept que nous introduisons, c'est pourquoi il est important de l'examiner plus en détail. Vernadsky a défini la biosphère comme un espace rempli de matière vivante. « La matière vivante, écrivait-il, c'est l'ensemble des organismes vivants². » Une telle définition semble suggérer que le fait atomique d'un organisme vivant individuel, dont la somme forme la biosphère, est pris comme base. En réalité, ce n'est pas le cas. Le fait même que la matière vivante soit considérée comme une unité organique – une pellicule à la surface de la planète – et que la diversité de son organisation interne soit reléguée au second plan devant l'unité de sa fonction cosmique – être un mécanisme de transformation de l'énergie rayonnée par le soleil en énergie chimique et physique de la terre – témoigne de la primauté, pour Vernadsky, de la biosphère par rapport à l'organisme individuel.

Tous ces agrégats de la vie sont étroitement liés. L'un ne peut exister sans l'autre. Cette liaison entre les différentes pellicules et agrégats vivants, et leur caractère invariable, est un trait permanent du mécanisme de la croûte terrestre, qui s'y manifeste à travers les temps géologiques³.

Cette idée est exprimée avec une certitude particulière dans la formule suivante : « La biosphère a une structure bien définie déterminant tout ce qui s'y passe sans exception [...] L'être humain, tel qu'il est observé dans la nature, comme tous les organismes vivants, comme tout être vivant, est une fonction de la biosphère, dans son espace-temps défini⁴. »

Une approche similaire est possible en matière de sémiotique. On peut considérer l'univers sémiotique comme un ensemble de textes et de langages distincts et fermés les uns par rapport aux autres. Tout l'édifice se présenterait alors comme composé de briques individuelles. Cependant, l'approche inverse semble plus fructueuse : tout l'espace sémiotique peut être considéré comme un mécanisme unique (sinon un organisme). Dans ce cas, ce n'est pas l'une ou l'autre brique, mais un « grand système », appelé sémiosphère, qui sera primordial. La sémiosphère est l'espace sémiotique en dehors duquel l'existence même de la sémiose est impossible.

Tout comme le collage de biftecks individuels ne produira pas un veau, mais que la découpe d'un veau peut produire des biftecks, la sommation d'actes sémiotiques individuels ne produira pas un univers sémiotique. Au contraire, seule l'existence d'un tel univers – la sémiosphère – fait d'un acte sémiotique individuel une réalité.

La frontière comme dispositif générateur de sens⁵

Le concept de sémiosphère est lié à une certaine homogénéité et individualité sémiotique. Nous verrons que ces deux notions (homogénéité et individualité) sont difficiles à définir de façon formelle et dépendent du système de description, ce qui ne les rend pas moins réelles et distinguables intuitivement. Ces deux notions supposent la délimitation de la sémiosphère par rapport à l'espace extra- ou hétérosémiotique qui l'entoure.

L'une des notions fondamentales de la délimitation sémiotique est celle de frontière. L'espace de la sémiosphère ayant un caractère abstrait, ses limites ne doivent pas être conçues au moyen de l'imagination concrète. De même qu'en mathématiques une ligne correspond à un ensemble de points appartenant simultanément à l'espace interne et externe, la frontière sémiotique correspond à la somme des « filtres » bilingues qui traduisent dans un ou plusieurs langages – situés *en dehors* de la sémiosphère en question – les textes qui les traversent. La nature « fermée » de la sémiosphère se manifeste dans le fait qu'elle ne peut être contiguë à des textes hétérosémiotiques ou à des non-

textes. Pour les intégrer à sa réalité, elle doit les traduire dans l'un des langages de son espace interne ou sémiotiser des faits non sémiotiques. Ainsi, les points frontaliers de la sémiosphère peuvent être comparés aux récepteurs sensoriels qui traduisent les stimuli externes dans le langage de notre système nerveux, ou à des unités de traduction qui adaptent le monde extérieur à la réalité de la sphère sémiotique en question.

De ce qui précède, il ressort clairement que la notion de frontière est corrélative à celle d'individualité sémiotique. En ce sens, on peut dire que la sémiosphère est une « personnalité sémiotique » et qu'elle combine dans cette propriété de la personnalité l'empiricité indiscutable et la manifestation intuitive de ce concept, en même temps que l'extrême difficulté de sa définition formelle. On sait que la frontière de la personnalité, en tant que phénomène inhérent à la sémiotique historique et culturelle, dépend de la méthode de codage. Par exemple, dans certains systèmes, la femme, les enfants, les serviteurs non libres et les vassaux peuvent être inclus dans la personnalité du mari, du maître ou du patron sans avoir une individualité indépendante, tandis que dans d'autres, ils sont considérés comme des personnalités distinctes. La relativité de la sémiotique juridique le montre clairement. Lorsque Ivan le Terrible exécutait, avec un boyard déshonoré, non seulement sa famille, mais aussi tous ses serviteurs, ce n'était pas par crainte d'une vengeance imaginaire (comme si un *kholop* provincial pouvait être dangereux pour le tsar!), mais parce que, juridiquement, ils formaient une seule personne avec le chef de la maison et que, par conséquent, l'exécution s'étendait naturellement à eux. Les Russes voyaient la « terreur » – la cruauté du tsar – dans le fait qu'il exécutait beaucoup de ses propres gens, mais l'inclusion de tous les membres de la famille dans une unité déshonorée leur paraissait naturelle. Les étrangers, en revanche, s'indignaient que la culpabilité des uns entraîne la souffrance des autres. Déjà en 1732, l'épouse de l'ambassadeur anglais, Lady Rondo (qui n'était pas du tout hostile à la cour de Russie et décrivait dans ses lettres la gentillesse et la sensibilité d'Anna Ivanovna et la noblesse de Biron), informant sa correspondante européenne de l'exil de la famille Dolgoroukov, écrivait : « L'exil des femmes et des enfants peut vous étonner ; mais ici, quand le chef de famille tombe en disgrâce, toute la famille est persécutée⁶. » La même notion de personnalité collective (dans ce cas, patrimoniale) plutôt qu'individuelle sous-tend, par exemple, les vendettas, lorsque tout le clan du meurtrier est perçu comme juridiquement responsable. Sergueï Soloviov a associé de manière convaincante le *mestnichestvo* à cette idée d'une personnalité collective patrimoniale :

Il est évident qu'avec une union patrimoniale aussi forte, avec une telle responsabilité de tous les membres de la famille les uns envers les autres, la valeur d'une personne individuelle disparaissait devant la valeur de la famille ; une personne était impensable sans la famille : un tel Ivan Petrov n'était pas concevable comme un seul Ivan Petrov,

mais comme Ivan Petrov avec ses frères et ses neveux. Avec une telle fusion de la personne et de la famille, si une personne montait en grade, toute la famille montait ; si un membre de la famille descendait, toute la famille descendait⁷.

La frontière de l'espace sémiotique n'est pas une notion artificielle. Elle est la position fonctionnelle et structurelle la plus importante, car elle définit l'essence du mécanisme sémiotique de la sémiosphère. La frontière est un mécanisme bilingue qui traduit les messages externes dans le langage interne de la sémiosphère et *vice versa*. C'est uniquement grâce à elle que la sémiosphère peut entrer en contact avec l'espace non sémiotique et hétérosémiotique. Dès qu'on passe au domaine de la sémantique, on doit faire appel à la réalité extra-sémiotique. Mais il ne faut pas oublier que cette réalité ne devient une « réalité pour soi », pour une sémiosphère donnée, que dans la mesure où elle peut être traduite dans son langage (de même que les substances chimiques extérieures ne peuvent être assimilées par une cellule que si elles sont traduites en structures biochimiques qui lui sont propres – les deux cas sont des expressions particulières de la même loi).

La fonction de toute frontière et de tout film – la membrane d'une cellule vivante, la biosphère en tant que pellicule recouvrant notre planète (selon Vernadsky), la frontière de la sémiosphère – se réduit à la restriction de la pénétration, au filtrage et à la transformation adaptative de l'externe vers l'interne. À différents niveaux hiérarchiques, cette fonction invariante se réalise différemment. Au niveau de la sémiosphère, elle consiste à séparer le soi de l'autre, à filtrer les messages extérieurs et à les traduire dans son propre langage, ainsi qu'à transformer les non-messages en messages, c'est-à-dire à sémiotiser ce qui vient de l'extérieur et à le transformer en information.

De ce point de vue, tous les mécanismes de traduction au service des contacts extérieurs appartiennent à la structure frontalière de la sémiosphère. Sa frontière générale est recoupée par les frontières des espaces culturels particuliers.

Dans les cas où l'espace culturel possède un caractère territorial, la frontière acquiert une signification spatiale concrète. Cependant, même dans ce cas, elle continue d'agir comme un mécanisme tampon, comme une sorte d'unité de traduction qui transforme l'information. Ainsi, par exemple, lorsque la sémiosphère est identifiée à l'espace « culturel » maîtrisé et que le monde extérieur est identifié au règne des éléments chaotiques et désordonnés, alors la disposition spatiale des formations sémiotiques, dans certains cas, prend la forme suivante : les personnes qui, en vertu d'un don particulier (sorciers) ou d'un type d'occupation (forgeron, meunier, bourreau), appartiennent à deux mondes et sont en quelque sorte des interprètes, s'installent à la périphérie territoriale, à la frontière des espaces culturels et mythologique, tandis qu'au centre se trouve le sanctuaire des

divinités « culturelles » organisatrices du monde. Au XIX^e siècle, la zone « destructrice » des banlieues périphériques s'opposait directement à la ville qu'elle ceinturait, qui incarnait la structure sociale dominante. Une telle périphérie est décrite, par exemple, dans « Le poème de la barrière » (« Поэма заставы ») de Marina Tsvetaïeva comme faisant partie de la ville, et pourtant elle appartient aussi au monde qui la détruit. Sa nature est bilingue.

Tous les grands empires qui bordaient des nomades, de la « steppe » ou « barbares », installaient des membres de ces tribus à leurs frontières et les engageaient pour les garder. Ces peuplements formaient une zone de bilinguisme culturel, assurant des contacts sémiotiques entre les deux mondes. Cette fonction frontalière de la sémiosphère est assurée par des aires de mélanges culturels divers : villes, routes commerciales et autres lieux de formation de *koinè* et de structures sémiotiques créolisées.

Les « romans frontaliers » comme l'épopée byzantine de Digénis ou le *Dit de la Campagne d'Igor* constituent des exemples typiques du mécanisme frontalier. De même, un récit comme *Roméo et Juliette*, qui raconte une union amoureuse reliant deux espaces culturels hostiles, révèle clairement l'essence du mécanisme frontalier.

Il faut cependant garder à l'esprit que si, du point de vue de son mécanisme immanent, la frontière relie les deux sphères de la sémiose, en revanche elle les sépare du point de vue de l'autoconscience (ou réflexivité) sémiotique (autodescription à un métaniveau) d'une sémiosphère donnée. Prendre conscience de soi au sens culturel et sémiotique, c'est prendre conscience de sa spécificité, de son opposition à d'autres sphères. Cela nous oblige à souligner le caractère absolu de la ligne par laquelle cette sphère est délimitée.

À différents moments historiques du développement de la sémiosphère, l'un ou l'autre aspect des fonctions de la frontière peut dominer, noyant ou supprimant complètement l'autre.

La frontière a encore une autre fonction dans la sémiosphère : c'est une zone de processus sémiotiques accélérés, qui sont toujours plus actifs à la périphérie de l'écoumène culturelle, pour s'engouffrer, depuis cette position excentrée, dans les structures nucléaires et les déplacer.

L'histoire de la Rome antique est une bonne illustration de ce modèle plus général : un espace culturel en pleine expansion (l'Empire romain) absorbe dans son orbite des collectifs (des structures) extérieurs et les transforme en sa périphérie (ses provinces). Cela stimule la croissance culturelle-sémiotique et économique rapide de la périphérie, qui transmet ses structures sémiotiques au centre, fournit des leaders culturels et, en fin de compte, conquiert littéralement la sphère du centre culturel. Dans la foulée, cela engendre (généralement sous le slogan d'un retour « aux sources ») le développement

sémiotique du noyau culturel, mais il s'agit en fait d'une nouvelle structure apparue au cours du développement historique, et ce, bien qu'elle s'inscrive dans les métacatégories des anciennes structures. L'opposition *centre/périphérie* cède sa place à l'opposition *hier/aujourd'hui*.

Puisque la frontière est une partie nécessaire de la sémiosphère, la sémiosphère a aussi besoin d'un environnement extérieur « inorganisé », qu'elle construit elle-même en son absence. La culture crée non seulement sa propre organisation interne, mais aussi son propre type de désorganisation externe. L'Antiquité construit ses « barbares », et la « conscience », sa « subconscience ». Peu importe que ces « barbares », d'une part, aient pu posséder une culture beaucoup plus ancienne et que, d'autre part, ils ne formaient pas un tout unique, mais une gamme culturelle incluant aussi bien les plus hautes civilisations de l'Antiquité que des tribus à un stade de développement très primitif. Néanmoins, la civilisation antique n'a pu se reconnaître comme un tout culturel qu'en construisant ce monde « barbare » prétendument unifié, dont la caractéristique principale était l'absence de langue commune avec la culture antique. Les structures externes, situées de l'autre côté de la frontière sémiotique, sont considérées comme des non-structures.

L'évaluation de l'espace interne et externe est sans importance. Ce qui est significatif, c'est *le fait même de la frontière*. Ainsi, dans les Robinsonades du XVIII^e siècle, le monde des « sauvages », extérieur à la sémiotique de la société civilisée (on peut aussi l'assimiler aux mondes également artificiellement construits des animaux ou des enfants – en fonction de sa situation étrangère aux « conventions » de la culture, c'est-à-dire à ses mécanismes sémiotiques), est évalué positivement.

L'hétérogénéité de l'espace sémiotique

Il ressort de ce qui précède que l'espace « non sémiotique » peut, en fait, s'avérer l'espace d'autres sémiotiques. Ce qui, du point de vue interne d'une culture donnée, ressemble à un monde externe non sémiotique, peut apparaître à un observateur extérieur comme sa périphérie sémiotique. Ainsi, l'endroit où se situe la frontière d'une culture donnée dépend de la position de l'observateur.

Cette question est compliquée en raison de l'irrégularité interne inévitable, qui est une loi d'organisation de la sémiosphère. L'espace sémiotique se caractérise par l'existence de structures nucléaires (généralement plusieurs) à l'organisation explicite et d'un monde sémiotique plus amorphe, gravitant vers la périphérie, où les structures nucléaires sont immergées. Si l'une des structures nucléaires non seulement occupe une position

dominante, mais s'élève également au stade de l'autodescription et, par conséquent, élabore un système de métalangages à l'aide duquel elle se décrit elle-même, mais aussi l'espace périphérique de la sémiosphère donnée, alors elle crée une superstructure au niveau de son unité idéale, qui se superpose à l'irrégularité de la carte sémiotique réelle. L'interaction active entre ces niveaux – superstructure unitaire idéale, carte sémiotique réelle – devient l'une des sources des processus dynamiques au sein de la sémiosphère.

L'irrégularité d'un niveau structurel est compensée par le mélange des niveaux. Dans la réalité de la sémiosphère, la hiérarchie des langages et des textes est alors perturbée : ils se heurtent comme s'ils étaient au même niveau. Des textes se retrouvent immergés dans des langages qui ne leur correspondent pas, et les codes permettant de les déchiffrer peuvent être complètement absents. Imaginons une salle de musée où sont présentés, dans différentes vitrines, des pièces d'exposition de différents siècles, des inscriptions dans des langues connues et inconnues, des instructions de décodage, des textes explicatifs de l'exposition rédigés par les conservateurs du musée, des schémas d'itinéraires et des règles de conduite pour les visiteurs. Si l'on ajoute à tout cela les visiteurs eux-mêmes, avec leur monde sémiotique, alors on obtient quelque chose ressemblant à une image de la sémiosphère.

L'hétérogénéité structurelle de l'espace sémiotique constitue une réserve de processus dynamiques et l'un des mécanismes de production de nouvelles informations au sein de la sphère. Dans les zones périphériques, moins rigidement organisées et dotées de structures flexibles et « glissantes », les processus dynamiques rencontrent moins de résistance et, par conséquent, se développent plus rapidement. La création d'auto-descriptions métastructurelles (grammaires) est un facteur qui augmente considérablement la rigidité de la structure et ralentit son développement. Cependant, les parties non décrites ou décrites dans les catégories d'une grammaire « étrangère » clairement inadéquate se développent plus rapidement. Cela prépare le déplacement futur de la fonction du noyau structurel vers ce qui était jusque-là la périphérie, et la transformation de l'ancien centre en périphérie. Ce processus est retraçable dans la permutation géographique des centres et des « faubourgs » des civilisations du monde.

La division en noyau et périphérie est la loi d'organisation interne de la sémiosphère. Les systèmes sémiotiques dominants se situent dans le noyau. Cependant, si cette division est un fait absolu, les formes qu'elle prend sont sémiotiquement relatives et dépendent en grande partie du métalangage de description choisi. Soit il s'agit d'une autodescription (description d'un point de vue interne en des termes développés dans le processus d'autodéveloppement d'une sémiosphère donnée) ; soit la description est effectuée par un observateur externe dans les catégories d'un autre système.

Les formations sémiotiques périphériques peuvent être représentées non pas par des structures closes (langages), mais par leurs fragments ou même par des textes individuels. Agissant comme des « étrangers » vis-à-vis du système duquel ils sont à la périphérie, ces textes remplissent la fonction de catalyseurs dans l'ensemble du mécanisme de la sémiosphère. D'une part, la frontière avec un texte étranger est toujours une zone de génération intensive de sens. D'autre part, tout fragment de structure sémiotique, ou texte séparé, conserve les mécanismes de reconstruction de l'ensemble du système. C'est la destruction de cette intégrité qui provoque un processus accéléré de « remémoration », c'est-à-dire la reconstruction de l'ensemble sémiotique à partir de ses parties. Cette reconstruction d'un langage déjà perdu, dont le système procurerait un sens au texte séparé, s'avère toujours être pratiquement la création d'un nouveau langage plutôt que la recréation de l'ancien, comme cela apparaît du point de vue de l'autoconscience culturelle.

La présence constante dans la culture d'une certaine réserve de textes aux codes perdus conduit au fait que le processus de création de nouveaux codes est souvent perçu subjectivement comme une reconstruction (« remémoration ») des anciens codes.

L'irrégularité structurelle de l'organisation interne de la sémiosphère est notamment déterminée par le fait que, étant de nature hétérogène, elle se développe à des vitesses différentes dans ses différents secteurs. Différents langages ont des durées et des cycles d'ampleur variées : les langues naturelles se développent beaucoup plus lentement que les structures mentales-idéologiques. Par conséquent, tous les processus prenant place dans la sémiosphère ne peuvent être synchrones.

Ainsi, la sémiosphère est traversée à maints endroits par des frontières internes qui spécialisent ses secteurs sémiotiquement. La diffusion d'informations à travers ces frontières, le jeu entre différentes structures et sous-structures, les « invasions » sémiotiques continues et dirigées, depuis l'une ou l'autre structure vers un « territoire » « étranger » ; tout cela participe de la production de sens, génère de nouvelles informations.

La diversité interne de la sémiosphère implique son intégrité. Les parties sont incluses dans le tout non pas comme des pièces mécaniques, mais comme des organes dans un organisme. La construction structurelle des mécanismes nucléaires de la sémiosphère présente une caractéristique essentielle : chaque partie est elle-même un tout, isolé dans son autonomie structurelle. Ses connexions avec les autres parties sont complexes et fortement désautomatisées. De plus, aux niveaux supérieurs, elles acquièrent le caractère de comportement, c'est-à-dire la capacité de choisir de façon autonome un programme d'activité. Par rapport au tout, les parties révèlent, à d'autres niveaux de la hiérarchie structurelle, la propriété d'isomorphisme. Ainsi, elles sont à la fois une partie du tout et sa ressemblance – chaque partie est à l'image de la totalité.

Pour expliquer cette relation, on peut recourir à une image que l'écrivain tchèque Tomáš Štítný a utilisée dans un autre contexte à la fin du xiv^e siècle. Tout comme un visage, entièrement reflété dans un miroir, se reflète également dans n'importe lequel de ses fragments, qui se révèlent ainsi être à la fois une partie et la ressemblance du miroir tout entier, dans le mécanisme sémiotique intégral, un texte individuel est à certains égards isomorphe au monde textuel intégral, et il existe un parallélisme évident entre la conscience individuelle, le texte et la culture dans son ensemble. L'isomorphisme vertical qui existe entre des structures situées à différents niveaux hiérarchiques génère une croissance quantitative des messages. De même qu'un objet reflété dans un miroir génère des centaines de reflets dans ses fragments, un message introduit dans une structure sémiotique holistique est répliqué aux niveaux inférieurs. Le système est capable de transformer un texte en une avalanche de textes.

Cependant, l'élaboration de textes fondamentalement nouveaux requiert un autre mécanisme. Pour cela, des contacts d'un type fondamentalement différent sont nécessaires. Dans ce cas, le mécanisme de l'isomorphisme se construit d'une autre manière. Puisqu'il ne s'agit pas d'un simple acte de transmission, mais d'un *échange*, la relation de ressemblance entre ses participants doit être couplée à une certaine différence. La condition la plus simple pour ce type de sémiose pourrait être formulée comme suit : les sous-structures impliquées ne doivent pas être isomorphes entre elles, mais séparément isomorphes à un troisième élément d'un niveau supérieur dans le système dont elles font partie. Ainsi, par exemple, le langage verbal et le langage iconique des formes graphiques ne sont pas isomorphes l'un par rapport à l'autre. Mais chacun d'entre eux, à différents égards, est isomorphe au monde extrasémiotique de la réalité qu'ils représentent dans un certain langage. Cela rend possible, d'une part, l'échange de messages entre ces systèmes et, d'autre part, la transformation non triviale des messages dans le processus de leur circulation.

La présence de deux partenaires de communication similaires et en même temps différents n'est pas la seule condition pour l'émergence d'un système dialogique, bien qu'elle soit la plus importante. Le dialogue inclut la réciprocité et la mutualité dans l'échange d'informations. Mais pour cela, il faut que le temps de l'émission cède la place au temps de la réception⁸. Et cela implique que le système soit discret ou discontinu, c'est-à-dire capable de faire des pauses dans l'émission de l'information. Cette capacité à délivrer l'information par portions est une loi universelle des systèmes dialogiques – de la sécrétion de substances odorantes dans l'urine chez les chiens à l'échange de textes dans la communication humaine. Il faut garder à l'esprit que cette capacité de discontinuité peut se manifester au niveau de la structure et que, dans sa réalisation matérielle, elle peut présenter d'importantes variations, oscillant cycliquement entre des périodes de

forte activité et des périodes de quasi inaction. En fait, on peut dire que la discontinuité des systèmes sémiotiques se manifeste lorsque des processus cycliques sont décrits dans le langage d'une structure discontinue. Par exemple, dans l'histoire de la culture, on distingue des périodes où telle ou telle forme d'art, étant au sommet de son activité, traduit ses textes dans d'autres systèmes sémiotiques. Cependant, ces périodes cèdent leur place à d'autres lorsque la forme d'art en question passe, pour ainsi dire, du côté de la « réception ». Cela ne signifie pas qu'en décrivant l'histoire isolée de cette forme d'art on rencontrera nécessairement une rupture : étudiée de manière immanente, elle apparaîtra comme continue. Mais dès lors que l'on se donne pour objectif de décrire un ensemble d'arts à l'intérieur d'une époque, on décèle clairement une expansion des uns et une « sorte de rupture » dans l'histoire des autres. Ce phénomène peut en expliquer un autre, bien connu des historiens de la culture, mais non compris théoriquement : selon la plupart des théories culturelles, puisque des phénomènes tels que la Renaissance, le baroque, le classicisme ou le romantisme sont générés par des facteurs universels pour une culture donnée, alors ils devraient être diagnostiqués de manière synchrone dans d'autres aires artistiques et, plus largement, intellectuelles. Cependant, l'histoire réelle de la culture offre une vision complètement différente : la synchronisation de tels phénomènes historiques entre différents types d'art ne se produit qu'au métaniveau de l'autoconscience culturelle, qui se transforme ensuite en concepts de recherche. Dans le tissu culturel réel, la non-synchronie n'apparaît pas comme une déviation accidentelle, mais comme une loi régulière. À l'apogée de son activité, l'art émetteur présente simultanément des traits d'innovation et de dynamisme. En règle générale, les destinataires vivent encore l'étape culturelle précédente. D'autres relations plus complexes existent aussi, mais l'irrégularité a le caractère d'un modèle universel. C'est grâce à elle que les processus de développement continus, du point de vue immanent, apparaissent comme discontinus du point de vue de la culture dans son ensemble.

La même chose peut être observée en ce qui concerne les contacts culturels à grande échelle : le processus d'influence de l'Est culturel sur l'Ouest et de l'Ouest sur l'Est est associé à l'asynchronie des sinusoides de leur développement immanent. À l'observateur extérieur, ce processus apparaît comme un changement défini dans leurs activités multidirectionnelles.

On retrouve le même système de relations dans d'autres dialogues divers, par exemple entre le centre et la périphérie de la culture, entre son haut et son bas.

Le fait que la pulsation de l'activité apparaisse, à un niveau structurel supérieur, comme discontinue ne devrait pas nous surprendre si nous nous rappelons que les frontières entre les phonèmes n'existent que sur le plan phonologique, mais pas du tout sur

le plan phonétique, et qu'elles n'existent pas sur l'oscillogramme sonore de la parole. La même chose est vraie pour d'autres frontières structurelles, par exemple entre les mots.

Enfin, le dialogue doit avoir encore une autre propriété : puisque le texte émis et la réponse reçue doivent former, d'un troisième point de vue, un *texte unitaire*, et puisque chacun d'eux, de son propre point de vue, non seulement représente un texte distinct, mais tend à être un texte dans un autre langage, alors, en anticipant la réponse à venir, le texte émis doit contenir en lui des éléments de passage d'un langage à l'autre. Sinon, le dialogue est impossible. Dans l'article cité plus haut, John Newson a montré comment, dans le dialogue entre une mère allaitante et un enfant allaité, une traduction réciproque entre le langage des expressions faciales de l'un et les signaux vocaux de l'autre a lieu. C'est d'ailleurs ce qui différencie le dialogue du dressage à sens unique.

Le même phénomène nous permet de comprendre pourquoi la littérature du XIX^e siècle, une fois qu'elle eut incorporé des éléments pittoresques dans son langage, put influencer puissamment la peinture. Des phénomènes similaires se produisent lors des contacts culturels régionaux.

L'échange dialogique (au sens large) de textes n'est pas un phénomène facultatif du processus sémiotique. L'utopie du Robinson isolé, créée par la pensée du XVIII^e siècle, contredit l'idée contemporaine selon laquelle la conscience est un échange de messages – de l'échange entre les hémisphères du cerveau humain à l'échange entre les cultures. Sans communication, la conscience est impossible. En ce sens, on peut dire que le dialogue précède et engendre le langage.

C'est précisément ce qui sous-tend le concept de *sémiosphère* : l'ensemble des formations sémiotiques précède (non pas heuristiquement, mais fonctionnellement) un langage isolé particulier et constitue la condition d'existence de ce dernier. Sans la *sémiosphère*, non seulement le langage ne fonctionne pas, mais il n'existe pas. Les différentes sous-structures de la *sémiosphère* sont interconnectées et ne peuvent fonctionner sans s'appuyer les unes sur les autres. En ce sens, après s'être progressivement étendue au fil des siècles, la *sémiosphère* du monde contemporain a désormais acquis un caractère mondial ; elle comprend tout à la fois les signaux d'appel des satellites, les vers des poètes et les cris des animaux. L'interconnexion de tous les éléments de l'espace sémiotique n'est pas une métaphore, mais une réalité.

La *sémiosphère* a une profondeur diachronique, car elle est dotée d'un système complexe de mémoire sans laquelle elle ne peut fonctionner. Les mécanismes de mémoire existent non seulement dans les sous-structures sémiotiques individuelles, mais aussi dans la *sémiosphère* dans son ensemble. Bien que pour nous, qui sommes immergés dans la *sémiosphère*, celle-ci puisse apparaître comme un objet chaotiquement instable, comme un assemblage d'éléments autonomes, nous devrions supposer que ses

parties sont intérieurement régulées et fonctionnellement liées, et que leur corrélation dynamique constitue le *comportement* de la sémiosphère. Cette hypothèse répond au principe d'économie, car sans elle, le fait évident des communications séparées devient difficile à expliquer.

Le développement dynamique des éléments de la sémiosphère (sous-structures) est orienté vers leur spécification et, par conséquent, vers l'augmentation de sa diversité interne. Cependant, son intégrité n'est pas détruite, car tous les processus communicatifs reposent sur un principe invariant qui les rend similaires les uns aux autres. Ce principe repose sur la combinaison de la symétrie-asymétrie (décrivant la langue, Saussure a caractérisé ce trait structurel comme un mécanisme de ressemblances et de différences⁹), avec le changement périodique de l'accroissement et du décroissement de tous les processus vitaux sous toutes leurs formes. En fait, ces deux principes peuvent être réduits à une unité plus générale : la symétrie-asymétrie peut être considérée comme la décomposition d'une certaine unité par un plan de symétrie, à la suite de laquelle apparaissent des structures miroirs réfléchissant la totalité fragmentée et formant la base d'une croissance ultérieure de diversité et de spécification fonctionnelle. Quant à la cyclicité, elle repose sur un mouvement de rotation autour de l'axe de symétrie.

La combinaison de ces deux principes s'observe aux niveaux les plus divers – dans l'opposition entre la cyclicité (symétrie axiale) dans le cosmos et le noyau atomique ; dans le mouvement unidirectionnel qui domine dans le monde animal et qui résulte de la symétrie plane ; dans l'antithèse du temps mythologique (cyclique) et du temps historique (directionnel).

Dans la mesure où la combinaison de ces principes a un caractère structurel qui transcende non seulement la société humaine, mais aussi le monde du vivant, et dans la mesure où elle permet d'établir une ressemblance entre les structures les plus générales et, par exemple, une œuvre poétique, la question se pose naturellement : l'univers tout entier n'est-il pas un message compris dans une sémiosphère encore plus générale ? L'univers ne devrait-il pas être lu ? Il est peu probable que nous puissions un jour répondre à cette question. La possibilité du dialogue implique à la fois l'hétérogénéité et l'homogénéité des éléments. L'hétérogénéité sémiotique implique l'hétérogénéité structurelle. À cet égard, la diversité structurelle de la sémiosphère constitue la base de son mécanisme. C'est peut-être de cette manière, en relation avec les problèmes qui nous intéressent, qu'il faut interpréter le principe que Vernadsky a appelé « le principe de Pierre Curie – Pasteur » et qu'il considérait comme l'un « des principes de base de la logique de la science, à savoir : la compréhension de la nature » : « La dissymétrie ne peut résulter que d'une cause possédant déjà elle-même cette dissymétrie¹⁰. »

Le cas le plus simple et, en même temps, le plus courant de combinaison de l'identité et de la différence structurelles est l'énantiomorphisme, soit la symétrie miroir, ou chiralité, qui décrit les cas où deux parties sont équivalentes dans leur réflexion, mais non équivalentes dans leur superposition. En clair : elles se rapportent l'une à l'autre comme la droite et la gauche. Une telle relation crée une différence corrélative qui se distingue à la fois de l'identité – qui rend le dialogue inutile – et de la différence non corrélative – qui rend le dialogue impossible. Si les communications dialogiques sont à la base de la production de sens, alors les divisions énantiomorphes de l'unité et la convergence des différences forment la base de la corrélation structurelle des parties dans le dispositif producteur de sens¹¹.

La chiralité comme révélateur des éléments structurels du sens

La symétrie miroir crée les relations nécessaires de diversité et de similarité structurelles qui permettent la construction de relations dialogiques. D'une part, les systèmes ne sont pas identiques et produisent des textes différents, mais de l'autre, ils sont facilement convertibles, ce qui garantit la traductibilité réciproque des textes. On peut donc dire que pour qu'un dialogue soit possible, ses participants doivent à la fois être différents et avoir dans leur structure une image sémiotique de la contrepartie¹², ainsi l'énantiomorphisme est-il la « machine » élémentaire idéale du dialogue.

La preuve qu'une simple symétrie miroir modifie fondamentalement le fonctionnement du mécanisme sémiotique est le palindrome. Ce phénomène est peu étudié, car il a été considéré comme un amusement poétique, un produit de « l'art verbal ludique¹³ », parfois ouvertement péjoré en tant que « jonglerie de mots¹⁴ ». Cependant, même un examen superficiel de ce phénomène révèle des problèmes très sérieux. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la propriété du palindrome de préserver le sens d'un mot ou d'un groupe de mots lors d'une lecture à l'endroit et à l'envers, mais la façon dont cette lecture modifie les mécanismes de formation des textes et, par conséquent, de la conscience.

Rappelons l'analyse du palindrome chinois réalisée par l'académicien Basile Alexéiev. Après avoir souligné que le sinogramme, pris isolément, ne donne qu'une idée d'une famille conceptuelle de mots, que ses caractéristiques spécifiquement sémantiques et grammaticales ne se révèlent qu'en relation avec la chaîne textuelle, et que, sans connaître l'ordre des signes-mots, on ne peut déterminer ni leurs catégories grammaticales ni leur contenu sémantique réel, explicitant ainsi la sémantique généralement abstraite d'un sinogramme isolé, Alexéiev montre les changements grammaticaux et

sémantiques étonnants qui se produisent dans un palindrome chinois en fonction du sens de la lecture. Dans le « palindrome chinois (dont les caractères peuvent se lire à l'envers par rapport à l'orientation normale de la lecture), tous les mots-syllabes chinois, restant ponctuellement à leur place, sont appelées à jouer d'autres rôles, à la fois syntaxiques et sémantiques¹⁵ ». Alexéiev en tire une conclusion méthodologique intéressante. Selon lui, le palindrome représente un matériau inestimable pour l'étude de la grammaire chinoise.

Les conclusions sont claires : 1. Le palindrome est le meilleur moyen à disposition pour illustrer l'interdépendance entre les mots-syllabes chinois sans recourir à la méthode artificielle, utile mais grossière, employée en classe pour former les étudiants à la syntaxe chinoise, qui consiste à déplacer des syllabes et à insister sur celles-ci dans l'énonciation. 2. Le palindrome est [...] le meilleur matériau chinois pour construire une théorie des mots et des phrases simples de la langue chinoise (et peut-être pas seulement chinoise)¹⁶.

Les observations sur le palindrome russe conduisent à d'autres conclusions. Semion Kirsanov, dans une courte notice, partage une réflexion extrêmement intéressante sur la psychologie d'un auteur de palindromes russes. Il raconte comment, alors qu'il était « encore étudiant au gymnase », il « s'est dit involontairement » :

« Тюлень не лют » [Le phoque n'est pas féroce] – et soudain j'ai remarqué que cette phrase se lisait aussi à l'envers. Après cela, je me suis souvent surpris à lire les mots à l'envers [...] Avec le temps, j'ai commencé à voir des mots « entièrement », et de tels mots, rimant en eux-mêmes, ainsi que leurs combinaisons, m'apparaisaient involontairement¹⁷.

Le mécanisme du palindrome russe consiste donc à *voir* le mot. Cela permet ensuite de le lire à l'envers. Une chose très curieuse se produit : en chinois, où le sinogramme semble cacher sa structure morphogrammaticale, la lecture dans l'ordre inverse contribue à révéler cette structure cachée ; elle donne à voir, au-delà du tout visible, le choix séquentiel caché des *éléments structurels*. En revanche, dans la langue russe, le palindrome exige la capacité de « voir les mots entièrement », c'est-à-dire de les percevoir comme un *dessin intégral*, une sorte de caractère en soi. Le palindrome chinois rend le visible et l'intégral discontinu et analytiquement différencié, tandis que le palindrome russe active carrément l'inverse : la visibilité et l'intégrité. Autrement dit, *lire à l'envers active le mécanisme de l'autre hémisphère de la conscience*. De toute évidence, la transformation énantiomorphe d'un texte change le type de conscience qui lui est associé.

Ainsi, la perception du palindrome comme une « jonglerie » inutile, un truc dénué de sens, rappelle l'opinion du coq dans la fable de Krylov sur la perle. Il convient aussi

de rappeler la morale de cette fable : « Les ignorants jugent ainsi : ce qu'ils ne comprennent pas n'est rien pour eux¹⁸. » Le palindrome active des couches cachées de la conscience linguistique et constitue un matériau d'une valeur exceptionnelle pour les expériences sur l'asymétrie fonctionnelle du cerveau. Le palindrome n'est pas dénué de sens¹⁹, il est polysémique. À des niveaux supérieurs, la lecture inversée se voit attribuer une signification magique, sacrée, secrète. Lorsque le texte est lu à l'endroit, son sens s'assimile à l'« ouvert », au sens commun, mais lorsqu'il est lu à l'envers, son sens se rapporte à la sphère ésotérique de la culture. L'utilisation de palindromes dans les sorts, les formules magiques, les inscriptions sur les portes et les tombes, c'est-à-dire dans les lieux liminaux et magiquement actifs de l'espace culturel – les zones de collision entre les forces terrestres (normales) et infernales (inverses) –, en est une illustration. Il en va ainsi du célèbre palindrome latin dont la paternité a été attribuée au diable lui-même par l'évêque et poète Sidoine Apollinaire :

*Signa te signa, temere men tangis et angis.
Roma tibi subito motibus ibit amor.*

(Signe-toi, signe-toi, tu m'affliges et me tourmentes sans nécessité.
À Rome, l'amour ira aussitôt vers toi.)

Le mécanisme miroir formant des paires symétriques-asymétriques est si répandu dans tous les mécanismes générateurs de sens qu'il peut être qualifié d'universel, couvrant le niveau moléculaire et les structures générales de l'univers, d'une part, et les créations globales de l'esprit humain, de l'autre. Pour tous les phénomènes se rapportant à la notion de « texte », elle est sans doute universelle. Chez Dante, l'antithèse de la construction sacrée (directe) et infernale (inverse) présente, en plus, une réflexivité spatiale caractérisée par un purgatoire convexe et un enfer concave, configuration qui leur est commune en tant que forme et son contenu. L'intrigue d'*Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine peut être considérée comme une construction palindromique. Dans un sens, « elle » aime « lui », elle lui exprime son amour dans une lettre, mais se heurte à une froide réprimande de sa part ; dans l'autre sens, « il » aime « elle », il lui exprime son amour dans une lettre et se heurte, à son tour, à une réprimande de sa part. Cette façon de construire l'intrigue est caractéristique de Pouchkine²⁰. Ainsi, dans *La fille du capitaine*, l'intrigue consiste en deux voyages : Griniov se rend chez un tsar moujik pour sauver Macha, qui est en difficulté, puis Macha se rend chez la tsarine noble pour sauver Griniov²¹. Ces mécanismes liés aux personnages ont par la suite inondé la littérature romantique et postromantique de l'Europe du XIX^e siècle sous la forme de doubles souvent directement liés au thème du miroir et du reflet.

Bien sûr, toutes ces symétries-asymétries ne sont que des mécanismes de génération de sens. Comme l'asymétrie bilatérale du cerveau humain, caractéristique du mécanisme de la pensée, ne prédétermine pas son contenu, elles déterminent la situation sémiotique, mais pas le contenu d'un message particulier.

Prenons un autre exemple de la façon dont la symétrie miroir modifie la nature d'un texte. Nikolaï Taraboukine a découvert la loi de la composition picturale selon laquelle l'axe diagonal allant du coin inférieur droit au coin supérieur gauche du tableau crée un effet de passivité, tandis que l'axe opposé, du coin inférieur gauche au coin supérieur droit, crée un effet d'activité et de tension.

Le célèbre tableau de Géricault *Le radeau de la Méduse* est intéressant de ce point de vue. Sa composition repose sur deux diagonales alternées, l'une passive et l'autre active. La ligne de mouvement du radeau poussé par le vent se dessine de droite à gauche dans les profondeurs. Elle symbolise les forces élémentaires de la nature qui emportent un groupe de naufragés sans défense. Sur la ligne active opposée, l'artiste a disposé plusieurs figures humaines qui rassemblent leurs derniers efforts pour sortir de cette situation tragique. Ces personnes n'ont pas cessé de lutter. Élevant un homme au-dessus d'elles, elles lui font agiter un mouchoir afin d'attirer l'attention d'un navire qui passe au loin à l'horizon²².

Un fait confirmé expérimentalement découle de cela : la même image, traduite par l'impression de la gravure en symétrie miroir, change d'accent émotionnel et sémantique une fois symétrisée.

Ces phénomènes s'expliquent par le fait que les objets réfléchis comportent des plans de symétrie et d'asymétrie dans leur structure interne. Lors de la transformation énantiomorphe, les plans de symétrie sont neutralisés et ne se manifestent d'aucune manière, tandis que les asymétries deviennent la principale caractéristique structurelle. C'est pourquoi l'appariement miroir-symétrique, ou chiral, est la base structurelle élémentaire de la relation dialogique.

La loi de la chiralité est l'un des principes structurels de base de l'organisation interne du dispositif générateur de sens. Sur le plan de l'intrigue, elle inclut des phénomènes tels que le parallélisme des personnages « élevé » et comique, l'apparition de doubles, le déroulement d'intrigues parallèles et d'autres phénomènes bien étudiés de dédoublement des structures intratextuelles. La fonction magique du miroir et le rôle du motif du miroir dans la littérature et la peinture y sont aussi liés. Le phénomène du « texte dans le texte » est de même nature²³. Nous pouvons également comparer ce phénomène à celui que nous avons examiné ailleurs, observé au niveau des ensembles culturels nationaux : le processus de connaissance mutuelle et d'inclusion dans un monde culturel commun entraîne non seulement la convergence des cultures particulières, mais aussi

leur spécialisation. Une fois entrée dans une communauté culturelle définie, la culture particulière commence à cultiver plus intensément son identité. D'autres cultures la considèrent à leur tour comme « spéciale », « inhabituelle ». De l'intérieur, une culture particulière apparaît toujours « naturelle » et « ordinaire ». Ce n'est qu'en devenant la partie d'un tout plus vaste qu'elle assimile le point de vue extérieur sur elle-même et se perçoit comme spécifique. Ainsi les communautés culturelles de type « Ouest » et « Est » apparaissent-elles dans leur appariement énantiomorphe comme parties d'une asymétrie fonctionnelle « opérante ».

Puisque tous les niveaux de la sémiosphère – depuis une personne ou un texte individuel jusqu'aux unités sémiotiques globales – représentent des sémiosphères pour ainsi dire imbriquées les unes dans les autres, chacune d'elles est à la fois un participant au dialogue (une partie de la sémiosphère) et un espace de dialogue (la sémiosphère entière) ; chacune manifeste des propriétés de droite et de gauche ; chacune, à un niveau inférieur, comprend des structures dextrogynes et lévogyres.

Nous avons défini ci-dessus la base de la construction structurelle de la sémiosphère comme l'intersection de la symétrie-asymétrie spatiale et des changements sinusoïdaux d'intensité et d'atténuation des processus temporels, qui produisent la discontinuité. En fin de compte, nous pouvons réduire ces deux axes à un seul : le développement de la chiralité et, avec elle, la manifestation de la droite et de la gauche, qui, depuis le niveau génétique et moléculaire jusqu'aux processus informationnels les plus complexes, sont à la base du dialogue – à la base de tous les processus générateurs de sens.

Bibliographie

- ALEXÉIEV, Basile, « Китайский палиндром в его научно-педагогическом использовании » [« Le palindrome chinois dans son utilisation scientifique et pédagogique »], dans B. A. Larine (dir.), *Памяти академика Льва Владимировича Щербы* [En mémoire de l'académicien Lev Vladimirovitch Chtcherba], Leningrad, LGU, 1951, p. 95-102.
- BLAGOY, Dmitri, *Мастерство Пушкина* [Maîtrise de Pouchkine], Moscou, Sovetskii pisatel, 1955.
- CHOUBINSKI, Sergueï N. (dir.), *Письма леди Рондо, жены английского резидента при русском дворе в царствование имп. Анны Ивановны* [Lettres de Lady Rondo, épouse du résident anglais à la cour de Russie sous le règne d'Anna Ivanovna], Saint-Pétersbourg, Y. A. Isakov, 1874.

- IVANOV, Viatcheslav I., *Чет и нечет. Асимметрия мозга и знаковых систем* [*Pair et impair. Asymétrie du cerveau et des systèmes de signes*], Moscou, Sovetskoe radio, 1978.
- KIRSANOV, Semion, « Поэзия и палиндромон » [« Poésie et palindrome »], *Наука и жизнь* [*Science et vie*], no 7, 1966, p. 75-77.
- KRYLOV, Ivan, *Полное собрание сочинений*, [Œuvres complètes], vol. 3, Moscou, OGIZ, 1946.
- KVYATKOVSKI, Alexandre, *Поэтический словарь* [*Dictionnaire poétique*], Moscou, Sovetskaïa entsiklopediïa, 1966
- LOTMAN, Juri M., « Идеинная структура “Капитанской дочери” » [« La structure idéologique de *La fille du capitaine* »], *Пушкинский сборник* [*Recueil pouchkinien*], Pskov, Institut С. М. Kirov, 1962, p. 3-20.
- LOTMAN, Juri M. (dir.), *Труды по знаковым системам* (*Signs Systems Studies*), vol. 14 : « Текст в тексте » [« Texte dans le texte »], 1981.
- MINTS, Zinaïda & Elena MELNIKOVA, « Симметрия – асимметрия в композиции “III симфонии” Андрея Белого » [« Symétrie – asymétrie dans la composition de la “3^e symphonie” d’Andreï Biély »], *Труды по знаковым системам* (*Signs Systems Studies*), vol. 17, 1984, p. 84-92.
- NEWSON, John, « Dialogue and Development », dans A. Lock (dir.), *Action, Gesture and Symbol. The Emergence of Language*, Londres, Academic Press, 1978, p. 31-42.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, texte établi par C. Bailly & A. Riedlinger, éd. critique par T. de Mauro, Paris, Payot, 1967 [1916].
- SOLOVIOV, Sergueï M., *История России с древнейших времен* [*Histoire de Russie depuis ses origines*], vol. 3, Saint-Petersbourg, Bien public, 1853.
- TARABOUKINE, Nikolaï, « Смысловое значение диагональных композиций в живописи » [« La signification sémantique des compositions diagonales en peinture »], *Труды по знаковым системам* (*Signs Systems Studies*), vol. 6, 1973, p. 472-481.
- TIMOFÉEV, Leonid I. & Sergueï V. TOURAÏEV (dir.), *Словарь литературоведческих терминов* [*Dictionnaire des termes littéraires*], Moscou, Prosvestchenie, 1974.
- VERNADSKY, Vladimir V., *Избранные сочинения* [Œuvres choisies], vol. 5, Moscou, Maison d’édition de l’Académie des sciences de l’URSS, 1960.
- , *Биосфера: избранные труды по биогеохимии* [*La biosphère : sélection d’écrits sur la biogéochimie*], Moscou, Pensée, 1967.
- , *Научная мысль как планетарное явление: Размышления натуралиста, кн. 2* [*La pensée scientifique comme phénomène planétaire. Réflexions d’un naturaliste, 2*], Moscou, Sciences, 1977.

Notes

- 1 « L'histoire de la pensée scientifique, de la connaissance scientifique [...] est en même temps l'histoire de la création d'une nouvelle force géologique dans la biosphère – de la pensée scientifique, jusqu'alors absente de la biosphère. » Texte original : « История научной мысли, научного знания <...> есть одновременно история создания в биосфере новой геологической силы – научной мысли, раньше в биосфере отсутствовавшей. » V. VERNADSKY, *Научная мысль как планетарное явление: Размышления натуралиста, кн. 2* [*La pensée scientifique comme phénomène planétaire. Réflexions d'un naturaliste, 2*], Moscou, Sciences, 1977, p. 22.
- 2 Texte original : « Живое вещество есть совокупность живых организмов. » V. VERNADSKY, *Биосфера: избранные труды по биогеохимии* [*La biosphère: sélection d'écrits sur la biogéochimie*], Moscou, Pensée, 1967, p. 350.
- 3 Texte original : « Все эти сгущения жизни теснейшим образом между собою связаны. Одно не может существовать без другого. Эта связь между разными живыми пленками и сгущениями, и неизменный их характер есть извечная черта механизма земной коры, проявляющаяся в ней в течение всего геологического времени. » V. VERNADSKY, *Избранные сочинения [Œuvres choisies]*, vol. 5, Moscou, Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1960, p. 101.
- 4 Texte original : « Биосфера – имеет совершенно определенное строение, определяющее все без исключения в ней происходящее <...> Человек, как он наблюдается в природе, как и все живые организмы, как всякое живое существо, есть функция биосферы, в определенном ее пространстве-времени. » V. VERNADSKY, *Биосфера, op. cit.*, p. 32.
- 5 [Note de l'éditeur] Cet intertitre et les suivants ont été ajouté afin d'améliorer la lisibilité du texte.
- 6 Texte original : « Вас, может быть, удивит ссылка женщин и детей; но здесь, когда глава семейства впадает в немилость, то все семейство подвергается преследованию. » S. N. CHOUBINSKI (dir.), *Письма леди Рондо, жены английского резидента при русском дворе в царствование имп. Анны Ивановны* [*Lettres de Lady Rondo, épouse du résident anglais à la cour de Russie sous le règne d'Anna Ivanovna*], Saint-Pétersbourg, Y. A. Isakov, 1874, p. 46.
- 7 Texte original : « Понятно, что при такой крепости родового союза, при такой ответственности всех членов рода один за другого, значение отдельного лица необходимо исчезало пред значением рода; одно лицо было немислимо без рода: известный Иван Петров не был мыслим как один Иван Петров, а был мыслим как только Иван Петров с братьями и племянниками. При таком слиянии лица с родом, возвышалось по службе одно лицо – возвышался целый род, с понижением одного члена рода – понижался целый род. » S. SOLOVIOV, *История России с древнейших времен* [*Histoire de Russie depuis ses origines*], vol. 3, Saint-Pétersbourg, Bien public, 1853, p. 679.
- 8 J. NEWSON, « Dialogue and Development », dans A. Lock (dir.), *Action, Gesture and Symbol. The Emergence of Language*, Londres, Academic Press, 1978, p. 33.
- 9 « Le mécanisme linguistique roule tout entier sur des identités et des différences, celles-ci n'étant que la contre-partie de celles-là. Le problème des identités se retrouve donc partout ; mais d'autre part, il se confond en partie avec celui des entités et des unités, dont il n'est qu'une complication, d'ailleurs féconde. » F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, texte établi par C. Bailly & A. Riedlinger, éd. critique par T. de Mauro, Paris, Payot, 1967 [1916], p. 151. [Note de l'éditeur.]
- 10 Texte original : « Диссимметрия может вызываться только причиной, которая сама уже обладает этой диссимметрией. » V. VERNADSKY, « Правизна и левизна » [« Droite et gauche »], *Научная мысль как планетарное явление, op. cit.*, p. 149.
- 11 Voir V. V. IVANOV, *Чет и нечет. Асимметрия мозга и знаковых систем* [*Pair et impair. Asymétrie du cerveau et des systèmes de signes*], Moscou, Sovetskoe radio, 1978.

- 12 Voir à ce sujet Z. G. MINTS & E. G. MELNIKOVA, « Симметрия – асимметрия в композиции “III симфонии” Андрея Белого » [« Symétrie – asymétrie dans la composition de la “3^e symphonie” d’Andreï Biély »], *Труды по знаковым системам (Signs Systems Studies)*, vol. 17, 1984, p. 84-92.
- 13 Texte original : « Игрового словесного искусства. » А. KUYATKOVSKI, *Поэтический словарь [Dictionnaire poétique]*, Moscou, Sovetskaïa entsiklopediïa, 1966, p. 190.
- 14 Texte original : « Жонглирование словом. » L. I. TIMOFÉEV & S. V. TOURAÏEV (dir.), *Словарь литературоведческих терминов [Dictionnaire des termes littéraires]*, Moscou, Prosveshtchenie, 1974, p. 257.
- 15 Texte original : « палиндроме (т. е. обратном порядке слов нормального стиха) все китайские слого-слова, оставаясь пунктуально на своих местах, призваны играть уже другие роли, как синтаксические, так и семантические. » В. ALEXÉIEV, « Китайский палиндром в его научно-педагогическом использовании » [« Le palindrome chinois dans son utilisation scientifique et pédagogique »], dans В. А. Larine (dir.), *Памяти академика Льва Владимировича Щербы [En mémoire de l’académicien Lev Vladimirovitch Chtcherba]*, Léningrad, LGU, 1951, p. 95.
- 16 Texte original : « Выводы ясны: 1). Палиндром есть наилучшее из возможных средств иллюстрировать взаимосвязь китайских слого-слов, не прибегая к искусственному же, но не искусному, бездарному, грубо аудиторному опыту перемещений для упражнения учащихся в китайском синтаксисе. 2). Палиндром является <...> наилучшим китайским материалом для построения теории китайского (а может быть, и не только китайского) слова и простого предложения. » *Ibid.*, p. 102.
- 17 Texte original : « непроизвольно сказал про себя: “Тюлень не лют” – вдруг заметил, что эта фраза читается и в обратном порядке. С тех пор я часто стал ловить себя на обратном чтении слов [...] Со временем я стал видеть слова “целиком”, и такие саморифмующиеся слова и их сочетания возникали непроизвольно. » S. KIRSANOV, « Поэзия и палиндромон » [« Poésie et palindrome »], *Наука и жизнь [Science et vie]*, no 7, 1966, p. 76.
- 18 Texte original : « Невежи судят точно так: В чем толку не поймут, то все у них пустяк. » I. KRYLOV, *Полное собрание сочинений [Œuvres complètes]*, vol. 3, Moscou, OGIZ, 1946, p. 51.
- 19 Dans une notice écrite du point de vue du personnage de Krylov, Svetlana Kalacheva commente le poème « Razine » de Khlebnikov ainsi : « Le sens, la signification des mots et des phrases cessent d’intéresser l’auteur [...] L’ensemble de ces vers n’est motivé que par le fait qu’il peut être lu de droite à gauche et de gauche à droite avec le même succès. » Texte original : « Значение, смысл слов и словосочетаний перестают интересовать автора <...> Набор этих строк мотивирован лишь тем, что его можно с одинаковым успехом читать справа налево и слева направо. » L. I. TIMOFÉEV & S. V. TOURAÏEV (dir.), *Словарь литературоведческих терминов, op. cit.*, p. 441.
- 20 Voir D. BLAGOY, *Мастерство Пушкина [Maîtrise de Pouchkine]*, Moscou, Sovetskii pisatel, 1955, p. 101 sqq.
- 21 Voir J. M. LOTMAN, « Идейная структура “Капитанской дочки” » [« La structure idéologique de *La fille du capitaine* »], *Пушкинский сборник [Recueil pouchkinien]*, Pskov, Institut C. M. Kirov, 1962, p. 3-20.
- 22 Texte original : « Интересна с рассматриваемой точки зрения общеизвестная картина Жерико “Плот Медузы”. Композиция ее построена на двух перемежающихся диагоналях — пассивной и активной. Линия движения плота, гонимого ветром, намечена справа налево в глубину. Она олицетворяет стихийные силы природы, которые увлекают горсточку беспомощных людей, потерпевших кораблекрушение. По противоположной, активной линии, художник расставил несколько человеческих фигур, которые собирают последние усилия, чтобы выбраться из трагического положения. Они не прекратили борьбы. Подняв

высоко над собой одного человека, они заставляют его размахивать платком, чтобы привлечь к себе внимание корабля, проходящего вдали на горизонте. » N. TARABOUKINE, « Смысловое значение диагональных композиций в живописи » [« La signification sémantique des compositions diagonales en peinture »], *Труды по знаковым системам (Signs Systems Studies)*, vol. 6, 1973, p. 479.

- 23 Voir les articles de Viatcheslav Ivanov, Peeter Torop, Juri Levin, Roman Timenchik et de l'auteur de ces lignes dans J. M. LOTMAN (dir.), *Труды по знаковым системам (Signs Systems Studies)*, vol. 14 « Текст в тексте » [« Texte dans le texte »], 1981.

